

L'OuLiPo à la recherche d'un équilibre proprement humain

Sous la direction artistique d'Hervé Le Tellier, président de l'Oulipo, David Migeot et Denis Fouquereau ont conçu et interprètent *C'est un métier d'homme*, une galerie de portraits déclinés sur le même modèle.

La pièce fait figure d'« exercice de style », « Il y a eu Queneau » clame l'écrivain venu défendre son « métier d'homme ». Son monologue s'inscrit dans la lignée de douze autres personnages, skieur, psychanalyste ou dictateur en costume folklorique mexicain. L'apparente monotonie de la forme, variations sur le même thème, est compensée par l'inventivité de la mise en scène. La notion de « métiers d'homme » se déploie dans une valse rythmée de rôles divers.

La pièce évoque d'abord une conférence, Dans une scénographie dépouillée, le public et la scène restent très éclairés. Les objets qui composent le décor trouvent tous leur fonction : une nacelle permet successivement le vol d'une chauve souris puis devient le promontoire d'un messie, sur un écran sont projetés des PowerPoint ou des visioconférences de protagonistes ; le bureau devient un divan de psychanalyste. La mise en scène se doit d'être saluée pour sa capacité à détourner et exploiter jusqu'à l'épuisement les éléments de décor. Les objets font sens comme pour palier la vanité des sujets humains qui se succèdent sous nos yeux.

Deux comédiens pour treize métiers d'homme

Le rythme singulier de la pièce est efficace. Il donne l'impression d'une machinerie bien huilée que les deux comédiens actionnent avec zèle en appuyant sur une touche de clavier, en déplaçant une caméra, en poussant une porte... Cela produit des transitions surprenantes que les changements fréquents de costume ne parviennent pas à perturber. Souvent faits à vue, ils sont parfaitement intégrés et fluides, l'ouverture d'une combinaison de ski dévoile par exemple un smoking. De la même manière, une caméra donne momentanément à voir les essayages des comédiens en coulisse. Thème commun des monologues, la perte d'équilibre donne lieu à des métamorphoses qui permettent d'imaginer treize métiers d'homme.

L'épuisement est inclus dans l'économie de la pièce : le langage met en lumière la dérisoire tentative de singularisation des hommes et la raréfaction des interactions qu'elle implique, les comédiens n'échangent finalement que peu de mots en une heure dix. La fin de la pièce qui rompt avec le reste de la dramaturgie de manière assez déstabilisante, notamment en ce qui concerne les lumières, consacre cette idée en grimant les deux comédiens en gorille et en introduisant une troisième voix par l'intermédiaire des haut-parleurs.

La pièce, en même temps qu'elle réinvente la définition de « métiers d'homme » dans sa vanité, propose un élargissement de l'espace scénique : les supports vidéos, le hors-champ, les déplacements des comédiens dans un public qui reste souvent éclairé sont autant d'éléments qui créent un jeu de miroir entre les acteurs et les spectateurs. La présence de protagonistes exclusivement masculin et le dessin d'un pénis sur le tableau blanc à deux reprises, invitent à particulièrement interroger la vanité masculine et le vacillement de la phallocratie.

Un spectacle en déséquilibre constant qui fait fi de la raison pour questionner notre humanité et notre rôle dans la société. *C'est un métier d'homme* nous engage à fuir l'aliénation. Il suffit de se laisser porter par l'humour de l'Oulipo et d'accueillir la chute.

C'est un métier d'homme, au théâtre du Rond-Point jusqu'au 4 décembre